

VOYAGE

EN TURCOMANIE ET A KHIVA,

PAR M. N. MOURAVIEV.

DEPUIS long-temps des caravanes vont de Boukha à Orenbourg et à Astrakhan, et cette dernière ville entretient des relations commerciales avec les Turcomans qui occupent les rives orientales de la mer Caspienne; mais les routes que suivent ces caravanes traversent des steppes infestées par les Kirghiz, et les expéditions qui se font d'Astrakhan à Manghichlak sur la côte opposée de la Caspienne, ne sont ni constantes ni réglées. Ce fut pour donner plus de consistance aux relations que la Russie entretient avec la Turcomanie, et pour leur ouvrir une nouvelle route que le capitaine Mouraviev fut chargé d'aller à Khiva.

Il partit de Tiflis, en Georgie, le 17 juin 1819, avec le capitaine Ponomarev qui avait des instructions particulières pour traiter avec les Turcomans; le 8 juillet ils s'embarquèrent à Bakou avec trente soldats de la garnison, un officier et un interprète.

M. Mouraviev débarqua le 29 sur la côte de la Turcomanie. On ne vit personne; on essaya de creuser un puits, l'eau était saumâtre. On côtoya le rivage pendant une quinzaine de verstes, en suivant des traces de chameaux, de chevaux et d'hommes. Il fallut retourner à bord après avoir beaucoup souffert.

Le 1^{er} août on eut la première entrevue avec les Turcomans; on aborda successivement sur plusieurs points de la côte. Après bien des pourparlers, M. Mouraviev conclut un arrangement avec quelques-uns de ces nomades pour le conduire à Khiva. « Les Turcomans, dit-il, n'ont pas cette sévérité et cette droiture de caractère qui distinguent les nations du Caucase: au milieu de sa pauvreté, ce peuple reste étranger aux lois de l'hospitalité; il se montre tellement avide d'argent, qu'il n'est pas de bassesse à laquelle il ne se soumette pour un léger salaire. Les Turcomans ignorent ce que c'est que l'obéissance: quand l'un d'eux manifeste un peu plus de pénétration ou de hardiesse que les autres, ils se conforment à ses volontés et l'écoutent. Chacun d'eux, quand il croit y trouver son avantage, prend le titre d'ancien; son voisin, qui ne le reconnaît pas pour tel, s'attribue à son tour un autre titre, et se croit au moins son égal. On ne peut pousser plus loin l'amour de l'indépendance ou plutôt de l'anarchie.

Ils ne peuvent supporter des chefs permanens, ni accorder plus qu'une autorité de persuasion à la magistrature patriarcale de leurs anciens : l'amour du pillage, qui leur semble une vertu, ou du moins un principe d'honneur, est la première base de la considération. Du reste le reproche d'être avides, intéressés, perfides, est moins fondé à mesure que leur séjour s'éloigne des bords de la mer, c'est-à-dire des points où ces demi-sauvages connaissent par expérience les vices et la tyrannie des peuples civilisés.

Les Turcomans parlent un dialecte ture qui est en usage à Kazan. Ce n'est que chez leurs mollahs que l'on trouve quelque instruction ; ils sont sunnites, et remplissent jusqu'au scrupule tout ce qui a rapport à la pratique extérieure de la religion et à la prière ; ils n'ont aucune idée distincte du dogme.

Ils ont tous la taille élevée, les épaules larges, la barbe courte ; la forme de leur visage se rapproche un peu de celle des Calmouks ; ils s'habillent comme les Persans ; les femmes peignent leurs cheveux avec grand soin, et les réunissent en une tresse garnie de beaucoup de grelots d'argent.

Seïd, conducteur de M. Mouraviev, lui avait envoyé quatre chameaux et un de ses parens ; le voyageur se procura deux chevaux, puis il s'en-

fonça dans la steppe, ayant avec lui son interprète, un soldat qui le servait et le Turcoman. Il suppléa à l'exiguité de son escorte par un bon fusil, un pistolet, un grand poignard et une épée qu'il ne quitta pas de toute la route.

La steppe était tantôt sablonneuse, tantôt parsemée de buissons qui servent de pâture aux nombreux troupeaux de moutons et de chameaux. La petite caravane s'arrêtait près des puits dont l'eau était généralement saumâtre ; on faisait route au sud-est. La vallée de Dizin, située à peu près à la moitié de la route, est le lit desséché d'une ancienne rivière qui a dû couler du nord au sud ; plus loin M. Mouraviev reconnut une côte escarpée qu'une tradition généralement reçue, et d'accord avec les apparences locales, annonce avoir été le rivage de la mer. Des ruines, des vestiges d'habitation indiquent des lieux qui jadis étaient baignés par des rivières aujourd'hui à sec.

En quelques endroits croissaient des broussailles d'une qualité malfaisante ; on les redoutait beaucoup pour les chameaux de la caravane. De temps en temps on rencontrait des caravanes de Turcomans ; les unes revenaient de la Khivie où elles avaient acheté du blé, d'autres allaient en chercher. En avançant dans ce pays, on trouvait des routes qui se croisaient en tous sens, et qui conduisaient à des villages ou à des

camps; on apercevait les feux de gens qui allaient à la steppe sur leurs arbas, ou charrettes pour y couper des broussailles, et y faire du charbon; on traversa plusieurs canaux desséchés enfin on en rencontra un qui n'était à sec que depuis quatre jours; les eaux de l'Amou deria l'alimentent pendant la saison de la culture.

Une infinité de ces canaux coupent la surface de la Khivie, de même que celle de la Boukharie. Sur le bord du premier canal où l'on s'arrêta pour faire boire les chameaux, il y avait des kibitki, ou tentes, habitées par des Turcomans de tribus différentes. Ils se sont établis dans les environs des villés de la Khivie pour y cultiver la terre. Aussitôt que la récolte est achevée, ils vont faire des incursions de brigandage en Perse, et vendent ensuite à Khiva les prisonniers qu'ils ont enlevés.

Plus M. Mouraviev pénétrait dans le cœur de la Khivie, plus il découvrait de terres cultivées: les campagnes couvertes de riches moissons le frappaient par leur contraste avec celles qu'il avait traversées précédemment.

Arrivé le 5 octobre dans un village à peu de distance de Khiva, M. Mouraviev fut très-bien accueilli par les Turcomans qui l'habitaient. Il en expédia un à la capitale, pour annoncer son arrivée au khan, et en envoya un autre à un commandant d'un fort voisin.

Ce ne fut pas sans un vif déplaisir que M. Mouraviev entendit les discours que ces Turcomans tenaient sur son compte: « L'ambassadeur russe, disaient-ils, ne doit pas être un homme du commun, puisqu'il sait lire, et qu'à tous les puits où l'on s'est arrêté, il en a noté la profondeur; il a aussi marqué la distance d'une halte à l'autre. » Ces propos parvinrent aux oreilles du khan, et nuisirent beaucoup à M. Mouraviev.

Il aurait bien voulu aller, dès le même jour, à Khiva; les Turcomans trouvèrent différens prétextes pour ne pas lui fournir des chevaux. Le lendemain, il était sur le chemin de la capitale, lorsqu'un cavalier, arrivant à bride abattue, le pria d'attendre l'arrivée de deux officiers du khan; ceux-ci parurent bientôt, et At-tchapar, l'un d'eux, apprit à M. Mouraviev qu'il devait le suivre chez lui; c'était une maison qui ressemblait à un petit fort.

M. Mouraviev y resta prisonnier, d'abord bien traité, puis assez mal, enfin avec une sorte de rigueur. Des bruits sinistres coururent sur les intentions du khan à son égard. Déjà il songeait aux moyens d'échapper, par la fuite, au sort dont on le menaçait, puisqu'il ne pouvait remplir la mission dont on l'avait chargé, lorsque, le 16 novembre, on lui annonça que le khan, désabusé sur son compte, lui donnerait audience.

Dès qu'il fut installé à Khiva, dans la maison qui lui avait été destinée, le khan l'envoya complimenter sur son arrivée; on fournit sa table avec profusion; les principaux officiers du prince le visitèrent; cependant on le gardait sévèrement. On posta même un espion russe pour écouter ses discours; comme il en avait été averti d'avance, il eut soin, en causant à haute voix avec son interprète, d'exalter les qualités militaires du khan, et la valeur de son peuple; ces discours furent fidèlement rapportés.

Enfin, dans la soirée du 20 novembre, on vint lui dire que le khan l'attendait; il alla au palais, accompagné des officiers commis à sa garde; les rues étaient remplies de curieux. Il traversa quatre cours, parvenu à la dernière, il y trouva le khan assis dans une kibitka sur un tapis de Perse. Ce prince accueillit gracieusement M. Mouraviev, s'entretint avec lui sur l'objet de sa mission, et lui dit qu'il enverrait un député en Russie pour affermir les liens de l'amitié qui unissaient son pays et cet empire.

M. Mouraviev se retira, fut revêtu des habits d'honneur que le khan lui donna, et retourna chez lui sur un beau cheval gris pommelé qu'on lui avait préparé. On lui notifia qu'il était libre et qu'il pouvait partir quand il voudrait.

Dès le lendemain, il reprit la route de la côte.

Les envoyés du khan le joignirent; sa caravane était composée d'une vingtaine de Turcomans. Le voyage, dans la steppe, fut pénible; on eut beaucoup à souffrir du froid et du manque de bois pour se chauffer. M. Mouraviev fut souvent obligé de soigner lui-même son cheval; tous les jours il allait régulièrement chercher sa charge de bois à plus d'une verste de distance. Le bivouac était toujours entouré d'un côté par des ballots, de l'autre par un tas de bois; c'était au milieu de cette redoute, qui n'avait qu'une entrée, que l'on allumait le feu. Les chameaux, couchés l'un près de l'autre en rangs très-serrés, formaient la seconde ligne de défense.

Le 13 décembre M. Mouraviev rejoignit ses compatriotes qui l'attendaient avec impatience.

Les eaux de la baie où le vaisseau était mouillé allaient être prises par les glaces; on se hâta de mettre à la voile; le 24 on laissa tomber l'ancre dans la rade de Bakou.

La Khivie est comme la Boukharie une oasis au milieu des déserts. Elle s'étend au nord jusqu'à la mer d'Aral; au sud-est, une steppe la sépare de la Boukharie; la partie centrale est baignée par l'Amou deria, sa seule rivière un peu considérable.

Ce pays est la Kharismie de l'antiquité et le Khovaresm du moyen âge; subjugué depuis plu-

sieurs siècles par les Ouzbeks, et soumis depuis à la suzeraineté du khan de Boukharie, quelquefois même à l'influence des Kirghiz qui campent sur les rives de l'Aral, il a subi tous les maux que peut enfanter une aristocratie turbulente dont les chefs se disputent sans cesse le droit de dépouiller le peuple et de l'opprimer.

Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, Mohammed-Rahim s'est élevé sur les ruines de ces tyrans subalternes; il a pris le titre de khan de Khivie; c'est vers lui que M. Mouraviev a été envoyé. C'est un homme doué d'une énergie et de talens peu communs. La Khiviea contraint au tribut les Kirghiz qui la dominaient; elle ne rend plus à la Boukharie qu'un hommage insignifiant; elle contient par la crainte de ses vengeances les hordes nomades qui errent à l'est jusque sur les bords de la mer Caspienne.

La population se compose ainsi qu'en Boukharie de Tadjiks ou Sarti, habitans primitifs et conquis, et d'Ouzbeks conquérans, enfin de Karakalpaks et de Turcomans. Les habitudes et les occupations de ces peuples sont les mêmes dans les deux pays.

En été les chaleurs sont insupportables pendant plusieurs mois de suite; heureusement les vents, surtout ceux de l'est et du sud-est qui soufflent avec assez de force, rafraîchissent un peu l'atmosphère. Les pluies y sont rares, même en automne; pendant

cette saison, de même qu'en hiver, il règne des vents presque continuels; ils apportent des steppes un sable très-fin qui remplit l'air et obscurcit quelquefois l'éclat du soleil. Ce sable s'arrête en tourbillonnant au premier obstacle que lui présente le plus petit objet, et en fort peu de temps un espace uni devient ondulé et se couvre de petits tertres.

L'hiver dure peu et n'est pas très-rigoureux, quoique le thermomètre descende fréquemment à 16 et 18 degrés au-dessous de zéro. Cependant le froid est très-sensible pour les voyageurs, à cause des vents perçans et continuels. Il tombe peu de neige, le verglas arrête fréquemment la marche des caravanes; la neige et la glace durcies blessent les pieds des chameaux qui ne peuvent plus continuer leur route. Ces malheureux animaux, abandonnés sur le chemin, y périssent après quelques jours de souffrance.

Le ciel est toujours serein, probablement parce que dans ces plaines immenses il n'y a pas d'obstacle qui puisse attirer ou arrêter les nuages. La transparence de l'air donne à tous les objets un éclat particulier.

La peste ne désolé jamais cette contrée, l'air y est très-salubre; les fruits, qui par un usage immodéré deviennent si dangereux dans les autres pays, sont très-sains à Khiva. Les melons y sont d'un goût exquis.

Les récoltes principales sont celles du sarrasin, du froment, du koundjout, variété du sesame dont on extrait de l'huile et du djogan, espèce de sorgho dont les grains servent à la nourriture du bétail; la fertilité des terres cultivées est inconcevable.

On élève beaucoup de gros bétail, des moutons à grosse queue, des chameaux, des chevaux recherchés parce qu'ils supportent bien la fatigue.

Indépendamment des quatre classes d'habitans nommés plus haut, il en existe une cinquième qui comprend les esclaves étrangers dont le nombre est très-grand : ce sont des Russes, des Persans, des Kourdes. Rien de plus déplorable que l'existence de ces infortunés, leur vie dépend du caprice de leurs maîtres.

Les Juifs, qui s'étaient établis dans la Khivie à une époque reculée, ont embrassé l'islamisme; il n'y en arrive que très-rarement d'étrangers, la crainte des troubles, des violences intérieures, et des excursions du dehors les en éloigne. Cette même crainte agite les Khiviens; dans les villages, dont l'aspect est si riant, chaque habitation est fortifiée. Triste condition d'un peuple vivant sous le joug d'un despote. Le souffle du despotisme dessèche aussi l'activité du commerce, dans un pays que traversaient jadis les marchandises de l'Inde, portées par l'Oxus à la mer Caspienne et

qui est encore par sa position un entrepôt naturel entre la Russie et l'Hindoustan. On n'y connaît presque que le commerce de transit; le seul commerce d'échange qui ait quelque étendue est celui que font les Turcomans; les esclaves qu'ils ont enlevés dans leurs brigandages ils les échangent contre le blé que leur donnent les Khiviens.

Depuis le règne de Mohammed-Rahim il existe plus d'égalité qu'auparavant entre les quatre peuples de la Khivie; on voit des Sarti au service du khan, des Turcomans laboureurs, des Karakal-paks se livrant au brigandage, des Ouzbeks faisant le commerce. Cette innovation est un effet de la politique du souverain, qui, en établissant l'égalité entre les diverses classes de ses sujets, cherche à détruire les divisions résultant des prérogatives que quelques-unes s'arrogeaient.

La population soumise immédiatement au khan de Khiva paraît s'élever à plus de 300,000 âmes. Tous ces Khiviens sont mahométans sunnites; leur morale religieuse se borne à faire le plus de mal possible à quiconque ne professe pas leur croyance, et surtout aux Musulmans chiïtes; ils pillent même tous les ans des Musulmans sunnites, leurs voisins; mais ils se purifient ensuite de ce péché périodique par des prières, des ablutions, et de l'argent donné aux prêtres.

Khiva, résidence du khan, est sur un petit

canal dérivé de l'Amou deria. Le palais du khan est un édifice insignifiant; la principale mosquée est un objet de grande vénération pour les Musulmans, sa coupole est couverte en tuiles bleues et vernissées. D'ailleurs cette ville bâtie en terre ressemble à Boukhara; on y compte 3,000 maisons et 10,000 habitans; elle est entourée de jardins qui s'étendent à une grande distance.

Novo-Ourghendj, sur l'Amou deria, au nord de Khiva, est la ville la plus grande et la plus commerçante du Khonat; elle est principalement peuplée de Sarti. On y trouve toutes les marchandises de prix fabriquées dans l'orient; il s'y tient chaque semaine plusieurs marchés très-fréquentés.

PERSE.

OLIVIER.—MALCOLM.—MORIER.—M. JAUBERT.—
M. KER-PORTER.—SIR W^m. GORE OUSELEY.—
DROUVILLE.—DUPRÉ, etc.

LA Perse n'est plus ce que le grand châh Abbas l'avait faite, ni telle que la vit encore Chardin sous les indignes successeurs de ce monarque habile. Après une longue suite de guerres civiles, une dynastie nouvelle s'est assise sur le trône, la tranquillité a reparu dans l'intérieur, mais les effets des dissensions intérieures, du despotisme et de l'anarchie, sa compagne inévitable, se montrent à chaque pas, et attristent l'œil du voyageur.

Depuis long-temps les sanglantes révolutions de la Perse éloignaient les Européens de ce pays, les événemens les y ramenèrent. A la fin de 1792 le gouvernement Français, pénétré des avantages qui devaient résulter d'un voyage dans l'empire ottoman, l'Egypte et la Perse, relativement au commerce, à l'agriculture, à l'histoire naturelle et à la géographie, fixa son choix sur Bruguière et